

La Roumanie : une romane inconnue

Louis Delcart

J'ai décidé d'écrire ce texte à la suite d'un article lu dans De Morgen, dans lequel le journaliste affirme sans vergogne que la ville de Sibiu (Hermannstadt) constitue une enclave germanophone dans ce grand pays au bord de la Mer Noire. Quelle tristesse de devoir constater tant de stéréotypes dépassés quand il s'agit d'un pays qui, bien sûr, a été coupé du reste de l'Europe pendant quarante ans, mais qui naguère avait le français pour seconde langue et dont nombre d'intellectuels et d'artistes avaient noué des liens étroits avec la France. Pour n'en nommer que quelques-uns : l'écrivain Eugène Ionesco, le sculpteur Constantin Brâncuși, le peintre de l'école de Barbizon Nicolae Grigorescu, le compositeur George Enescu, la juvénile et onirique Julie Hardeu, qui sont autant de preuves de cet élan naturel des Roumains vers les cultures romanes.

Essayons donc d'éclairer le romaniste flamand sur ce pays de langue romane, bien que influencé par les cultures slaves, grecque et turque avoisinantes. Je crois pouvoir parler un peu en connaissance de cause, étant donné que j'y travaille depuis trois ans dans diverses institutions nationales telle la caisse d'épargne, la plus grande banque et la poste, et que je viens d'y créer ma propre société de consultance (www.pentamid.net).

Un peu d'histoire

Plusieurs couches ont peuplé ces terres avant la venue des Romains, dont les guerres daciques aboutirent à la soumission définitive des Daces. Le Musée d'Histoire de Bucarest possède encore de remarquables statuettes en or, vestiges de ces diverses tribus préromaines. Les Romains ne se livrèrent pas à un quasi-génocide comme nous l'apprirent nos manuels d'histoire. Il faut plutôt parler d'une fusion entre des tribus thraces culturellement faibles (dont les Daces et les Gètes), des colons romains et des légionnaires pensionnés, ce qui a donné naissance à une langue basée sur le latin. Les Roumains eux-mêmes prétendent avec fierté que ce sont des mercenaires roumains, arrivés au terme de leur engagement dans l'armée romaine, qui ont peuplé le Nord de l'Angleterre (Hadrien !) et la Tunisie (Pompée !) et qu'on y a retrouvé des traces d'ADN roumain.

La Roumanie telle qu'elle se présente actuellement est de souche récente. Tout comme la Pologne, elle a régressé géographiquement de l'est vers l'ouest au début du XX^e siècle. En fait, actuellement encore, elle est constituée de trois régions assez divergentes sur le plan culturel, dont le point commun constitue la langue. Il s'agit de la Moldavie au nord-est, la Transylvanie à l'ouest et la Valachie, appelée Oltenia-Muntenia par les Roumains, au sud. Cette dernière constitue le pays d'origine, la Țară Românească (prononcez Tsare Romenească), le pays roumain. Le seigneur valache le plus connu est sans aucun doute Vlad Țepeș, surnommé l'Empaleur, ou encore Dracula, « petit diable », la

terreur des Turcs, qui étaient, avec les Hongrois et les Polonais, les ennemis jurés des princes roumains.



Un de ses successeurs, Mihai Viteazul (Michel le Brave) a été le premier à rassembler les trois régions dans leur lutte contre les Turcs ; il libère le pays et crée le premier État roumain pendant une période de 5 ans (1596-1601). Après son assassinat, le pays se divise de nouveau. La Roumanie connaît un moment historique quand, en 1859, le colonel Alexandru Ioan Cruza est élu à la tête des principautés de Moldavie et de Valachie.. En 1866, il cède la place à Carl von Hohenzollern-Sigmaringen, qui devient roi sous le nom de Carol I^{er}, pour donner plus de crédibilité internationale au pays. En 1916, après le rattachement de la Transylvanie autrichienne, la Roumanie était née dans sa forme la plus complète. Elle connaît son extension maximale après la première guerre mondiale, quand elle reçoit le Bucovina et la Bessarabie. A la suite de la deuxième guerre mondiale, elle est amputée d'une partie importante de son territoire : la Bessarabie et le Bucovina du Nord passent à l'Union soviétique et d'autres parties de territoire sont cédées à la Hongrie et à la Bulgarie.



Les trois régions roumaines : sources de confusion

Parlons d'abord de **la Transylvanie**, en allemand Siebenbergen. Comme son nom l'indique, c'est la région montagneuse, dominée par les Carpates. Depuis le XII^e siècle, cette région a été sous l'influence germanique, notamment par l'implantation de l'ordre Teutonique. C'est le pays limitrophe de la Hongrie, la Serbie et l'Ukraine. Les Hongrois l'ont occupé au moyen-âge, les Ottomans au XVI^e siècle et les Autrichiens de 1716 à 1916. En 1930, on y dénombrait encore 800 000 germanophones. Toutefois, il en reste assez peu. Il est vrai que j'ai encore découvert plusieurs lycées allemands, à Braşov, à Sibiu ou encore à Cluj-Napoca, son ancienne capitale, où j'ai entendu des enfants parler allemand entre eux. Vrai aussi que le maire de Sibiu a un nom allemand, que les anciens noms de lieux sont encore connus et même, dans certaines villes, affichés sur les panneaux indicateurs. Ainsi Braşov était autrefois Kronstadt, Târgu Mureş Neumarkt, Sighişoara Schässburg et Cluj-Napoca Klausenburg. Mais je n'ai pas entendu parler allemand dans les rues des villes que j'ai visitées, dont Sibiu que nommait le journaliste du Morgen. Ce qui reste de germanophones ne semble donc réserver l'usage de l'allemand qu'au cercle privé, familial.

Une langue plus vivante, bien que minoritaire, est le hongrois. Non seulement dans les régions limitrophes de la Hongrie comme Oradea, Satu Mare ou Timişoara, car même au cœur de la Roumanie, Cluj-Napoca, Târgu Mureş, Alba Iulia, Odorhei Secuiesc, sont des régions à majorité magyarophone. Les noms de rues et les indications des villages y sont bilingues, voire trilingues (avec l'allemand). Cependant, tous les magyarophones sont bilingues roumain-hongrois, l'enseignement se pratiquant dans les deux langues. Par ailleurs, même à Bucarest on trouve des instituts bilingues pour magyarophones. On compte environ 2 millions de magyarophones sur une population de 22,4 millions.

La Transylvanie jouit d'une bonne réputation en Roumanie. Les Roumains admettent volontiers que les mentalités y sont différentes, que les gens sont mieux organisés, avec des réminiscences à l'esprit autrichien. Un exemple parmi d'autres : le Bucovina fait partie de la Moldavie. Mais parce qu'elle a fait partie jadis de l'Empire autrichien, les habitants de la région avoisinante, Suceava, lui attribuent plus de dynamisme, plus de créativité. Et par mes contacts dans la région d'Odorhei, j'ai pu constater que, contrairement à d'autres zones industrielles délabrées et vétustes, on y trouve des entreprises équipées de machines modernes, bien structurées, gérées à l'occidentale.

Parlons maintenant de **la Moldavie**. Autrefois, cette région s'étendait jusqu'au Dnjestr (Nistra en roumain). De nos jours, la moitié s'est constituée en État indépendant, la République de Moldova, dont la langue officielle est également le roumain. La Moldova est le pays le plus en détresse de toute l'Europe. Tout son parc industriel se situait traditionnellement sur la rive est du Dnjestr. En 1991-1992, cette partie – majoritairement russophone – a fait sécession et constitué la Transnistrie (Transdnjestr) avec Tiraspol comme capitale : pays non reconnu au niveau international et géré par la mafia russe. La partie roumanophone quant à elle est rurale, incapable de produire des produits pour le marché ouest-européen, à l'exception de son vin peut-être.

Il en va de même pour la Moldavie roumaine, pays très rural, où, dans les campagnes, l'on croise plus de chariots à cheval ou à bœuf que de voitures. C'est une région constituée en premier lieu par les collines moldaves (Podişui Moldovei) et par l'estuaire du Danube. La capitale Iaşi (prononcez Iash) possède une université réputée pour ses études littéraires et médicales. Du point de vue culturel, La Moldavie est sans conteste la

région la plus pittoresque de toute la Roumanie. Principauté indépendante jusqu'au XIX^e siècle, elle a connu son moment de gloire entre 1457 et 1504, sous le roi Stephan cel Mare, Étienne le Grand. La religion orthodoxe y est implantée depuis le moyen-âge et nous a livré de merveilleuses petites églises orthodoxes à fresques d'extérieur, reconnues comme patrimoine mondial : Sucevița, Moldovița, Humor, Arbor et Voroneț. Cette région à elle seule vaut le voyage, au même titre que le delta du Danube à partir de Tulcea. A découvrir avec un guide, mais d'une immense beauté !

Du temps de Ceausescu, la région était considérée comme arriérée. Le mouvement « Villages roumains », par exemple, patronnait en majorité des villages moldaves. C'est toujours la région qui a le plus besoin d'aide, qui souffre le plus de la transition vers l'économie de marché.

Finalement, dans le sud, il y a la **Țară Românească**, le pays roumain, situé dans la plaine du Danube qui constitue la frontière sud du pays, et appelé également Oltenia-Muntenia. C'est la partie sud du pays, avec la capitale Bucarest (2 millions d'habitants), les villes industrielles Ploiești (250 000 habitants), Pitești et Craiova (313 000 habitants) et le port de Constanța (342 000 habitants). L'ancienne capitale de l'Olténie, Târgoviște, est à présent une petite ville endormie à 100 km de Bucarest. La Țară Românească est la région qui a le plus souffert des invasions turques. La religion orthodoxe y est largement répandue et connaît un très net regain de vitalité. Nombreuses sont les personnes qui se croisent trois fois en passant devant une église.

Bucarest constitue non seulement le centre gouvernemental mais également le centre industriel. C'est dans le grand Bucarest et la région de Brașov au Nord, que les multinationales se sont déployées. Bucarest n'est devenue capitale qu'en 1859, lorsque, après l'union des principautés de Moldavie et de Valachie, le prince régent Alexandru Ioan Cuza y installe sa résidence. Après l'unification du pays, elle devient la capitale de la Roumanie entière. Dans les années trente, la ville avait la réputation d'être le Paris de l'Orient, avec ses belles résidences Art déco et Belle-Époque. Il ne reste plus grand-chose de cette splendeur après le régime mégalomane de Nicolae Ceaușescu qui a fait raser tout un quartier, comptant entre autres 40 églises, pour faire place à un boulevard impersonnel et un palais du peuple dignes de l'architecture soviétique. Il a même fait déblayer la colline contre laquelle le quartier était construit ! Quelle perte ! C'est comme une ville à laquelle on a arraché le cœur.

L'économie

Les Roumains ne le comprennent pas eux-mêmes. Ils ont tout : du pétrole, des mines de charbon et de fer, du bauxite, de l'or, des travailleurs qualifiés. Cependant ils sont considérés comme les mauvais élèves de la classe des pays candidats à l'élargissement de l'Europe.

Leur enseignement, surtout orienté vers les sciences et les mathématiques, est excellent et les jeunes Roumains font fureur dans les universités américaines et occidentales. Mais, comme dans les autres pays d'Europe centrale, j'y suis confronté à un manque de savoir-faire pratique et une société excessivement hiérarchisée. Quand un peuple vit aussi longtemps dans l'obéissance aveugle aux ordres, il perd le sens de l'initiative et du jugement indépendant. Cela n'explique pourtant pas tout, car la situation était identique dans les autres pays d'Europe centrale.

La courbe d'apprentissage de la Roumanie a été très longue. Après l'exécution de Ceaușescu, le pouvoir est resté dans les mains d'anciens communistes, qui pensaient que l'abolition du parti communiste suffirait pour réaliser le passage au marché libre. Comme ils ne voulaient surtout pas d'hécatombe sociale, ils n'ont dénationalisé que les sociétés les plus prospères, généralement en les rachetant eux-mêmes à très bon prix. D'où la naissance d'une classe sociale extrêmement riche. D'autre part, ils n'ont pas privatisé et ont continué à faire tourner des sociétés à perte avec de l'argent public, sans vision aucune. Ces sociétés sont donc dirigées non pas par des chefs d'entreprise, mais par des politiciens dont le seul souci était de survivre, plutôt que de remettre sur les rails les entreprises qui leur avaient été confiées.

La création de sociétés privées n'est pas stimulée, bien au contraire. Pour mettre sur pied une affaire, il faut entre trois et quatre mois, parsemés de nombreux obstacles bureaucratiques. De plus, il faut toujours avoir sur soi toutes ses données professionnelles (nom de l'entreprise, numéro de TVA, registre de commerce, etc.) et son cachet d'entreprise (appelé *stampile*, prononcez chtampile), indispensables quand on veut obtenir une facture dans un magasin, effectuer un virement à la banque, etc. Une comparaison : actuellement la Roumanie, avec une population de 22,4 millions d'habitants, compte 300 000 sociétés de droit privé. La Pologne, 40 millions d'habitants, en compte 1 500 000, et entre 1993 et 1996, on y a vu apparaître 200 000 sociétés !

Ce n'est qu'après leur réélection en 1999 que les sociaux-démocrates, sous une forte pression internationale, ont mis la main à la pelle. A présent, la Roumanie connaît des taux de croissance de 4 à 6 % par an et une décroissance drastique du taux d'inflation, qui en 2001 était encore de 30,1 %. Mais l'ingérence de l'État dans les sociétés non encore privatisées est toujours aussi omniprésente et contreproductive.

La société

Il existe, à propos des Roumains et des pays ex-communistes en général, beaucoup de préjugés injustes. Ce ne sont pas des arriérés pratiquant un Système D aux limites de la légalité. Comme je l'ai déjà mentionné, l'enseignement en Roumanie, mais aussi en Russie, en Pologne, en Hongrie, est et a toujours été de très haut niveau. D'orientation scientifique, favorisant les mathématiques, ce type d'éducation fait que des centaines de jeunes Roumains – j'en connais plusieurs – entreprennent avec succès des études supérieures à Paris, Louvain, Harvard, Londres, Berlin, etc. Ils excellent dans les sciences et les langues et ramènent beaucoup de savoir-faire dans leur pays.

Comme partout ailleurs en Europe centrale, ils y remplacent très vite l'ancienne génération de gestionnaires, qui n'avaient que des connaissances économiques théoriques et préféraient obéir à des ordres. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'étaient pas bons techniciens, bien au contraire. On y rencontre d'admirables ingénieurs quinquagénaires, travaillant comme des forcenés mais sans résultats visibles, ne sachant pas déléguer et encore moins s'adapter aux besoins du marché. Cette tendance au rajeunissement des cadres n'est pas nécessairement une bonne évolution : un bon manager doit aussi avoir une certaine expérience humaine, que l'on n'acquiert qu'avec l'âge. Le nombre de PDG de 30 ans dans les pays d'Europe centrale est époustouflant. Mais ce phénomène se présente surtout dans les sociétés internationales et les entreprises roumaines créées après la révolution de 1989.

La société roumaine ne se présente pas encore telle que nous aimerions l'imaginer. Au haut de l'échelle on trouve une couche sociale extrêmement riche, mais peu nombreuse. Un exemple parmi d'autres : lors du dernier salon de la voiture à Bucarest, toutes les voitures exposées ont été vendues, y compris les prototypes de 250 000 € pièce ! Les exposants n'avaient jamais connu cela. Au sein de cette couche sociale, vous ne rencontrerez pas de médecins ou dentistes d'État, ni de professeurs d'université, car ces postes sont mal rémunérés (100 à 150 € par mois). A tel point que, souvent, des médecins ou profs d'université améliorent l'ordinaire en faisant des traductions ou en jouant au chauffeur de taxi. Bien sûr, il y a des médecins avec un cabinet privé qui gagnent plus, mais leur clientèle est encore peu nombreuse, étant donné que leurs soins ne sont pas couverts par l'assurance maladie.

Une classe moyenne s'établit peu à peu, sous l'impulsion des sociétés étrangères qui écrèment le marché de l'emploi à la recherche des meilleurs éléments. Des salaires de 1 000 à 1 500 € par mois sont encore rares mais existent déjà. Ce qui force les autres employeurs à mieux payer leurs éléments-clés : entre 500 et 750 € nets par mois (x 2 bruts).

Et puis, il y a la majorité, payée entre 100 et 300 € par mois. Bien sûr, les loyers et les tarifs de téléphonie (sauf le portable !) sont bas, et la nourriture bon marché. Mais il faut tout de même compter 100 à 150 € par mois pour payer toutes les factures mensuelles. Alors comment font-ils ? En faisant des heures supplémentaires et en effectuant toutes sortes de petits travaux supplémentaires : couture, réparation de voitures, chauffeur de taxi, petits commerces au noir...

La langue

Le roumain est une langue romane, tout comme le Roumain est méditerranéen par nature. L'influence romaine, même entremêlée d'éléments géto-daces, a été suffisamment forte pour parer les influences slaves et turques et maintenir une langue romane dans ces contrées.

Il y a bien sûr des éléments latins caractéristiques, telles les déclinaisons. Tout comme le latin et les langues slaves, le roumain a maintenu un nominatif, vocatif, génitif, datif, et accusatif.

En ce qui concerne les temps et modes des verbes, il existe aussi bien un imparfait qu'un passé simple, un indicatif aussi bien qu'un conjonctif et un conditionnel.

D'un autre côté, le roumain a développé des articles définis et indéfinis, dans un environnement slave ignorant l'article (c'est l'erreur la plus fréquente d'un Slave parlant l'anglais : il oublie d'utiliser les articles). Contrairement aux autres langues romanes, l'article se place derrière le substantif : *o limbă* = une langue, *limba* = la langue; *centrul* = le centre, *centru* = un centre. Ces articles se déclinent donc également. Par exemple : la déclinaison de *o casă* : N. *o casă*, G. *unei case*, D. *unei case*, Acc. *o casă* ; déclinaison de *casa* : N. *casa*, G. *casei*, D. *casei*, Acc. *casa*.

Une autre caractéristique très romane du roumain, c'est la combinaison de voyelles comme dans *dintr-o discuție generală*, où la dernière lettre de *dintre* est avalée par le o de *discuție*.

Dès qu'apparaît un mot incompréhensible pour un romaniste, on devine l'influence turque ou slave. *Ciorba* (prononcez tchiorba) signifie « potage » tant en turc qu'en rou-

main ; *Satul*, le village, se retrouve dans le serbe *Novy Sad* ; *oaie*, un mouton, se retrouve dans le polonais *owca*.

C'est la prononciation qui trahit cependant le plus l'influence slave. En effet, l'alphabet s'est enrichi aussi bien de voyelles que de consonnes slaves :

- le son **â** est un e muet prononcé bien dans la gorge comme **â** dans *român*. Il en va de même pour le **î** dans *întru* ;
- le son **ă** est un e muet normal, comme dans *o fată*, une fille ;
- les deux ensemble se rencontrent par exemple dans *vânzător*, vendeur ;
- le **c** se prononce [tch] devant e et i et [k] devant a, o et u, comme dans *ciupercă*, champignon ;
- le **ș** se prononce [sh] dans *o ușă*, une porte ;
- le **ț** se prononce [ts] dans *representanții*, les représentants.

Vous y êtes ? Essayez alors : *Compania Națională Poșta Română*. Si vous l'avez bien prononcé, votre gorge doit vibrer : *compani'a natsiona'le po'shta rome'ne*.

On retrouve ce **â** guttural en russe, écrit **ы**, mais prononcé identiquement dans **сын**, fils (prononcez *sən*) ou dans **сыр**, fromage (prononcez *sər*). Il en va de même pour le **ț** qui s'écrit **ц** comme dans **центр**, centre (prononcez *tseñtr*) ou dans **улица**, rue (prononcez *ulitsa*), pour le **c** (devant e et i) écrit **ч** comme dans **очество**, patronyme (prononcez *atchestvo*) et pour le **ș** écrit **ш** comme dans **школа**, école (prononcez *shkola*).

Un romaniste n'a pas beaucoup de difficulté à saisir le sens d'un message en roumain. Pour le démontrer, je vous invite à traduire la phrase suivante : *Notă: Acest curs este proprietatea C.N.Poșta Română și reprezintă material de uz intern.*¹

Pourquoi la Roumanie ?

Qu'est-ce qui rend la Roumanie attractive ?

1. Les gens. Nulle part ailleurs en Europe centrale ou de l'Est, on ne retrouve un tel sens de l'hospitalité. Il n'y a aucune difficulté à se faire des amis roumains durables, toujours prêts à vous aider sans attendre de récompense. Ils sont charmés par le moindre petit cadeau qu'on leur apporte et ils ne vous traitent jamais en riche occidental. A plusieurs reprises, j'ai rencontré des personnes dans le train qui non seulement engageaient la conversation avec moi, mais qui me prenaient ensuite dans leur taxi ou demandaient au chauffeur qui les attendait de me déposer à mon hôtel.

Travailler en Roumanie demande du tact et de la compréhension. Mais il est rare qu'on se heurte à des interlocuteurs indisposés à apprendre et à dialoguer. Le Roumain citadin est bien éduqué, mais surtout désireux d'apprendre. Le grand problème avec beaucoup de managers occidentaux est qu'ils ne prennent pas le temps de comprendre les difficultés de leurs collaborateurs roumains et encore moins d'y remédier. Il s'agit généralement de jeunes universitaires qui en sont à leur premier ou second poste à l'étranger et qui veulent faire carrière le plus vite possible. Ils ont des objectifs précis à atteindre et veulent y arriver coûte que coûte, alors qu'il faudrait travailler en profondeur pour que la société continue à fonctionner après qu'ils seront retournés en Europe occidentale.

¹ Note : ce cours est la propriété de la Compagnie Nationale de la Poste Roumaine et représente du matériel à usage interne.

2. Le pays. Comme les Roumains le disent eux-mêmes, c'est un pays qui a tout. La beauté naturelle dans les montagnes, dans le delta du Danube, les plages de la Mer Noire. La culture dans leurs vieilles villes telles Piatra Neamț, Sighișoara, Sibiu, Curtea de Argeș, Sinaia ou des monastères tels Putna, Voroneț etc. Vous recherchez l'insolite ? Allez faire un tour dans le sud-ouest, du côté de Baile Herculanea, ville thermique datant des empereurs romains, où il ne faut pas être riche comme Crésus pour se faire soigner comme un roi.

3. Les opportunités. L'avenir se crée en Europe centrale. Les Roumains sont prêts à travailler pour arriver à une vie meilleure. Ils se contentent de 350 € par mois, mais ils ont un but dans la vie, et ils savent comment y arriver. Ils constituent un véritable défi à notre société, qui croule sous des charges sociales trop élevées, des travailleurs sans pitié qui prennent des directeurs d'entreprise en otage, des étudiants non motivés, des syndicats qui prêchent les 32 heures sans perte de salaire pour redistribuer le travail. L'avenir devrait rendre possible une synergie. Nous avons à offrir de la valeur ajoutée et un marché, eux de la compétence et de l'enthousiasme. Et surtout des services bien meilleur marché défiant toute concurrence.

Bucarest :
le nouveau
cœur de la
ville



Cluj-
Cathédrale
St.-Michel



Napoca :



Iași, capitale de la Moldavie : fête estivale devant la cathédrale orthodoxe

Sinaia Peles : château des rois roumains



Sibiu, influence germano-autrichienne